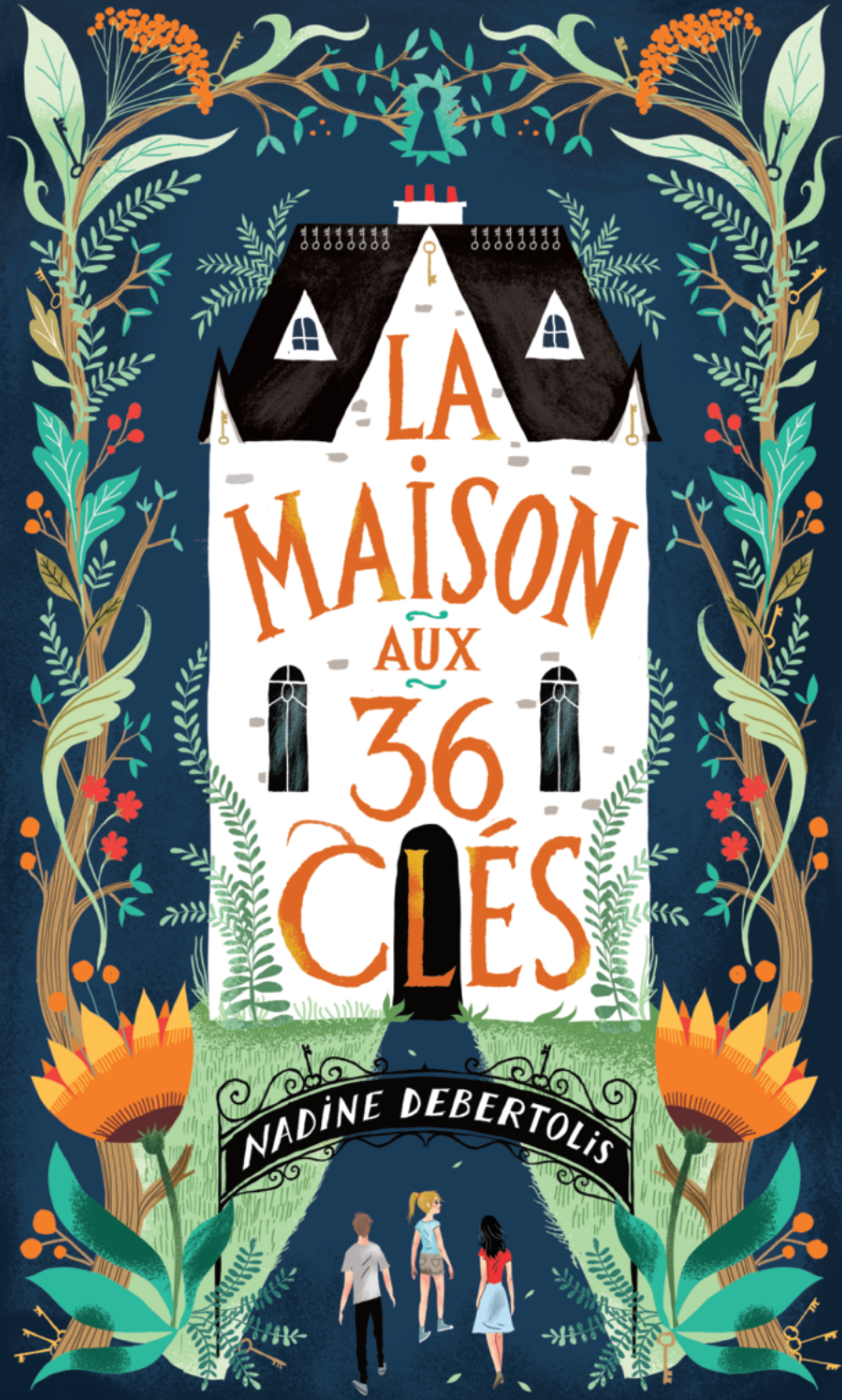




Nadine Debettolis

LA
MAISON
AUX
36
CLÉS

magnard^{*}jeunesse

*À mon père et à ses bricolages ingénieux, qui ont fait
de la maison de mon enfance un terrain d'aventures.*

*À Max et Milora, pour leurs précieux conseils
et leurs encouragements.*

N.D.



© Éditions Magnard Jeunesse, 2020
5, allée de la 2^e DB - CS 81529 - 75726 Paris 15 cedex

[Instagram.com/magnardjeunesse](https://www.instagram.com/magnardjeunesse)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ISBN : 978-2-210-96864-6
Dépôt légal : octobre 2020



Grille-pain et tronçonneuse

Tout a commencé un samedi matin, quand mon père a actionné le grille-pain.

Ça aurait pu déclencher un incendie, faire exploser le quartier ou pourquoi pas activer un portail spatio-temporel. Mais non, c'était bien pire que ça. C'était mon père qui profitait d'avoir le dos tourné pour dire :

— Au fait, je pars deux semaines au Brésil le mois prochain, pour le boulot.

Il avait marmonné cela par-dessous le *schlack* de la manette du grille-pain, afin de vraiment mettre toutes

les chances de son côté pour que ma mère ne l'entende pas. Sauf qu'elle avait l'ouïe fine. Elle a attendu qu'il retrouve un peu de courage et qu'il se retourne avec ses deux tranches bien dorées.

— Le mois prochain, ça veut dire après-demain puisqu'on est le 30, je suppose ?

Ma mère pouvait avoir une vraie voix de tronçonneuse quand elle était de mauvais poil. Dans ce genre de cas, tenter de se justifier, c'était risquer de se faire couper en petites bûchettes pour allumer le barbecue l'été suivant.

— Dans huit jours, en fait, a avoué Papa. Je suis désolé, je sais que je suis souvent absent en ce moment...

Ma petite sœur, Tessa, dix ans et demi, ne maîtrisait pas encore la tronçonneuse vocale façon Maman, mais elle maniait très bien la massue, comme dans les dessins animés où les personnages voient trente-six chandelles après s'être fait assommer.

— T'es jamais là, a-t-elle dit.

— Ne me dis pas que ça tombe sur les vacances de Pâques ! s'est exclamée ma mère.

— Si, en plein dedans... a dit mon père.

— Oui, jamais là, ai-je confirmé à retardement.

— Eh bien, moi aussi je pars, a décrété Maman.

— Ah ? a-t-on lâché, mon père, ma sœur et moi.

Ma mère avait laissé tomber sa voix-tronçonneuse pour adopter son ton calme des grandes décisions. C'était le

signe que rien ne la ferait changer d'avis. Il y avait donc de quoi s'inquiéter sur ce qu'elle entendait par « je pars ».

— J'ai besoin d'air, a-t-elle repris. Pas question de jouer les taxi-cantinière-ménagère ici pendant ces vacances. J'emmène Dimitri et Tessa dans la vieille maison de l'oncle Eustache, ça sera l'occasion de décider ce qu'on en fait.

Papa a eu l'air rassuré, tandis que Tessa et moi on s'est décomposés. L'oncle Eustache, c'était le frère de la grand-mère de Maman. Il était mort à cent un ans, l'année dernière. Je ne l'avais vu que quelques fois à la maison de retraite et je n'avais pas compris pourquoi il avait légué sa vieille bicoque à ma mère. Ils devaient sans doute être plus proches que ce que j'imaginai. En tout cas, cette maison était une sorte de grand manoir poussiéreux, perdu au fin fond de la campagne, au nord-ouest de Lyon. La seule fois où on avait été lui rendre visite, il avait fallu garer la voiture à cent mètres et finir à pied tellement le chemin était minuscule et mal entretenu. À l'intérieur, dans le salon et la cuisine, tout était en place comme si quelqu'un vivait toujours là : les étagères et les placards remplis, les meubles bien disposés et même une plante verte en plastique pour donner l'illusion qu'il y avait de la vie. Sauf que tout était couvert de la plus épaisse couche de poussière que j'aie jamais vue.

Et puis il y avait des portes, au moins dix portes, si je m'en souviens bien. Toutes fermées à clé. Maman avait un trousseau, mais absolument pas le courage de jouer à Fort Boyard. Elle avait simplement dit « on reviendra », et un an plus tard, on n'était toujours pas revenus.

Sauf que maintenant, là, elle était décidée à y retourner dans huit jours. Pile pendant les vacances où j'avais prévu quatre après-midi jeux vidéo avec mes deux meilleurs copains, une séance ciné et probablement des heures à zoner les uns chez les autres entre potes. D'accord, ça ne ferait peut-être pas rêver tout le monde, mais MOI ça me faisait rêver.

— Tu ne peux pas nous faire ça, a protesté Tessa. Ophélie doit venir dormir deux nuits à la maison pendant ces vacances. On veut monter la tente dans ma chambre ! Et puis je suis invitée à l'anniversaire de Lou ! Et on avait décidé d'aller à la piscine ! Je n'ai vraiment pas envie de prendre un bain de poussière, moi !

— Dis ça à ton père, qui est rentré il y a une semaine et qui repart dans huit jours ! a grommelé Maman. Moi, j'ai besoin d'une pause, sinon je vais devenir folle. La campagne me fera du bien.

— On peut se garder ici tout seuls, ai-je proposé, j'ai quand même douze ans et Tess est en CM2...

Ma mère m'a regardé comme si je venais de tremper des frites dans de la glace à la fraise.

Grille-pain et tronçonneuse

— Pas question, a-t-elle répondu. Déjà, je ne vous laisserai jamais deux semaines seuls, et en plus si tu te sens capable de gérer la cuisine, la maison et tout le reste sans adulte, commence par le prouver en aidant un peu plus souvent !

La voix-tronçonneuse n'était pas loin. Tessa et moi, on a échangé un regard dépité. On savait que ça ne servait à rien de lutter, nos vacances étaient fichues.



Sur la route de Chanteloube

Huit jours plus tard, mon père a pris son avion et ma mère a chargé le coffre de la voiture. Ce n'était pas souvent qu'elle s'accordait de vraies vacances. Comme elle était décoratrice à son compte, elle travaillait beaucoup à la maison et devait souvent finir un projet le soir ou le week-end. En général, pendant les vacances scolaires, elle freinait un peu, mais ne s'arrêtait pas complètement. Sauf quand on partait.

Les absences de Papa ne la contrariaient pas autant d'habitude. Maman disait que c'était son métier qui

voulait ça, qu'elle le savait depuis le début, que ce n'était pas grave, qu'il fallait faire avec et que « tant mieux, puisqu'il adorait voyager ».

Ce fameux métier m'avait donné du fil à retordre quand j'étais petit — avant le collège, quoi —, un vrai casse-tête. Je n'arrivais jamais à me souvenir de son nom, encore moins de son orthographe, et j'étais absolument incapable d'expliquer en quoi ça consistait. Anthropologue. Vous aussi, vous trouvez que ça ressemble à une blague, un nom pareil ?

Du CP au CE2, j'ai donc raconté à tout le monde que mon père était champion de tir à l'arc. On me disait : « Mais ça existe, en professionnel ? » et quand je répondais : « Oui, oui, bien sûr », les gens me regardaient gravement, puis prenaient un air un peu rêveur. Parce que champion de tir à l'arc, on visualise tout de suite ce que c'est, on pense à Robin des Bois qui a tout de même une certaine classe, et on se dit que c'est une sacrée chance de pouvoir faire un métier pareil. J'ai dû renoncer à mon mensonge quand il est arrivé aux oreilles de mes parents. La maîtresse de CE2 avait demandé à mon père s'il pouvait faire une démonstration pour la fête de l'école... Après un long moment d'incompréhension, le mythe s'est effondré. Robin des Bois s'est transformé en professeur Tournesol, et moi je me suis fait tout petit comme une souris.

Bref, être anthropologue, c'est réfléchir et faire des études sur les cultures du monde entier, écrire des livres, parler à des conférences, des trucs comme ça, qu'on visualise beaucoup moins bien qu'un arc et une cible. Mon père part souvent à l'étranger, et quand ça devient plus que souvent, ma mère prend sa voix de tronçonneuse. À ce moment-là, j'avoue que c'était une période où on ne le voyait vraiment pas beaucoup. On avait même failli fêter son anniversaire sans lui...

— On t'attend, Dimitri ! s'est agacée Maman, plantée dans l'entrée et prête à partir, les clés sur la porte ouverte.

Ce n'est pas que je sois lent, au contraire, ça va plutôt trop vite dans ma tête, mais comme je suis sans arrêt en train de réfléchir ou d'analyser la situation, ça donne l'impression que j'ai toujours un train de retard.

J'ai pris mon sac et on a rejoint la voiture. Il a fallu le temps de sortir de Lyon, puis le paysage a changé. La route est passée par une vallée qui serpentait entre des collines couvertes de vignes, de prés et de forêts, avec des villages de moins en moins gros au fur et à mesure qu'on avançait. On apercevait parfois des petits châteaux perchés sur les hauteurs, bâtis avec des pierres jaune orangé qui renvoyaient le soleil. Je devais bien avouer que c'était joli... Mais avec Tessa, on gardait le silence. Elle à l'arrière, moi sur le siège passager avant. C'était notre façon

de faire payer sa dictature à notre mère, une sorte de grève de la parole.

Bref, on a roulé plus d'une heure avant de finir par arriver dans un hameau de quelques maisons. J'ai aperçu une fille d'à peu près mon âge, assise sur une marche en pierre, qui avait l'air de s'ennuyer à mort. Le lieu-dit s'appelait Chanteloube, je l'avais oublié depuis l'année dernière, et j'ai souri en le redécouvrant, comme la première fois. Un nom pareil, ça faisait un peu trou de lutin !

On s'est engagés sur un chemin caillouteux, signalé comme une impasse. Ma mère a ralenti, mais la voiture sautait quand même comme si elle était prise de hoquet. Au bout d'un bon kilomètre, les graviers ont laissé place à de la terre et de l'herbe, puis juste de l'herbe avec des branches en travers. Alors, Maman s'est garée sur le côté pour qu'on finisse à pied.

— Vacances de rêve dans le désert... a dit Tessa. Et en plus, c'est nous qui servons de chameaux pour porter les bagages.

Son ronchonnement s'est évanoui, comme absorbé par le calme fou qui régnait ici. Il n'y avait que le bruit du vent, des grillons et un meuglement de vache dans le lointain. Comme ma mère ne réagissait pas et souriait même, ma sœur a rendu les armes.

— OK, a-t-elle dit, je pars devant. Je peux avoir les clés ?

Ma sœur était comme ça : elle passait de la bouderie à l'enthousiasme — ou du rire aux larmes — sans qu'on le voie venir. Changeante, comme la météo au bord de l'océan ! Moi, c'est surtout la curiosité qui l'a emporté sur ma mauvaise humeur. Ou peut-être que j'étais comme elle, je ne sais pas. Je suis plus doué pour analyser les autres que moi-même. Ça paraît logique, c'est difficile de se regarder objectivement.

Bref, Maman a confié un gros trousseau à Tessa, et on a pris le maximum de sacs.

— C'est dingue toutes ces clés, y en a au moins quinze ! a dit Tessa.

Elle et moi, on s'est mis à galoper malgré le poids de notre chargement. D'un coup, on avait une envie folle de revoir cette vieille maison un peu mystérieuse. Il faisait beau, il faisait bon, et on allait pouvoir l'explorer à volonté. Ça ne remplaçait pas les vacances de rêve qu'on s'était prévues avec nos amis, mais ça offrait un certain potentiel, quand même.

On était arrivés devant le portail en fer qui donnait sur le jardin. Au fond, on voyait la grosse bâtisse à deux étages avec plein de fenêtres, qui avait appartenu à l'oncle Eustache. Je ne me la rappelais pas si grande, c'était vraiment un manoir ! Mon âme d'explorateur en a frémi de joie. De la vigne vierge avait recouvert une bonne partie

Sur la route de Chanteloube

de la façade. Avec l'herbe haute parsemée de ronces devant — qu'il allait falloir traverser pour accéder à la maison —, ça donnait l'impression que la nature avait pris possession du lieu et se défendait contre de possibles assaillants.

— Ça y est, ça s'ouvre ! s'est écriée ma sœur.

— Passe les clés, je m'occupe de la porte d'entrée !



Portes closes

Il m'a bien fallu huit essais avant de trouver la bonne clé. C'était fou, ce trousseau! Maman nous a rejoints au moment où on poussait enfin la porte d'entrée. On s'est avancés tous les trois en même temps et on a froncé le nez. Un an sans aération! Et avant cela, plusieurs années sans doute, parce que je ne vois pas bien qui aurait pu passer ici quand l'oncle Eustache était en maison de retraite. Il paraît qu'à l'époque, la famille avait insisté pour qu'il loue ou vende sa propriété, mais qu'il avait catégoriquement refusé.

— Il y a trop de bazar à déplacer, qu'est-ce qu'on en ferait ? avait-il dit. Sans parler des secrets, ça ne se vend pas, les secrets !

Ma mère l'avait défendu, en disant que c'était à lui de voir et de décider. Peut-être que c'était pour ça que la maison lui revenait, maintenant ? Je l'avais souvent entendue en discuter avec son cousin, et ils avaient toujours le même désaccord : lui disait qu'il fallait se débarrasser du manoir, elle donnait raison à l'oncle Eustache...

En tout cas, à cet instant, l'odeur de renfermé était terrible, horrible, abominable, suffocante, pétrifiante, insupportable, et je pourrais continuer la liste encore longtemps si je voulais en faire une description à la hauteur. Comme l'entrée donnait dans la cuisine, qui elle-même permettait d'accéder au salon, on a commencé par ouvrir toutes les fenêtres de ces deux pièces. L'air et la lumière ont pénétré d'un coup, ambiance apparition de la vie sur Terre.

— Eh bien, a soupiré ma mère, on a du boulot... La dernière fois, toutes les portes étaient verrouillées. Essayez d'ouvrir ce que vous pouvez avec le trousseau, il faudrait nous préparer des chambres, mais je ne sais pas trop quelles clés on a là-dessus. Moi, je vais remettre l'eau et l'électricité, et ensuite dépoussiérer la cuisine et le salon pour que ce soit un peu plus respirable.

Elle a eu l'air triste, ou émue, je n'ai pas su dire.

— Et... si des pièces vous paraissent étranges... a-t-elle ajouté, je vous expliquerai plus tard.

Puis elle a filé, meilleur moyen de ne pas avoir à répondre à nos éventuelles questions. J'ai grommelé que nos parents étaient de vrais courants d'air. Tessa s'en fichait, trop impatiente de découvrir la maison. Elle m'a piqué les clés et a filé à son tour. Décidément...

J'ai observé un peu autour de moi avant de la suivre. Dans la cuisine, deux portes ouvertes donnaient sur une salle de bains et des toilettes. Toujours bon à savoir. Ici et dans le salon, rien ne traînait par terre ou sur les tables, mais les étagères étaient encombrées par des tonnes et des tonnes de choses, ainsi que le dessus des placards. À certains endroits, il y avait seulement des morceaux d'objets, comme un cadran d'horloge sans aiguilles, des pots brisés ou des vieux combinés de téléphone avec leur cordon entortillé, mais relié à rien du tout. Drôle de collection ! Et un nombre inouï de bouquins : ils occupaient tout un pan de mur derrière des canapés.

— Dimitrain de retard, s'est plainte ma sœur, tu viens ?

— M'appelle pas comme ça, ai-je râlé en la rejoignant.

— Ben ne me laisse pas toute seule avec notre mission impossible, alors ! Rien ne s'ouvre !

Elle se trouvait dans le couloir, après le salon. Il y avait là l'escalier pour monter dans les étages et quatre portes

dont une, dotée d'une petite fenêtre, qui permettait de sortir dans le jardin. Celle-ci n'avait pas de serrure, seulement un verrou manuel.

— Si tu avais été un peu plus méthodique, ai-je dit, ces portes seraient ouvertes depuis longtemps. Je suis sûr que tu as essayé dix fois la même clé sans t'en rendre compte.

J'ai récupéré le trousseau un peu sèchement et j'ai commencé à lui faire une démonstration.

— Tu lèves le menton super haut quand tu fais ton prof de maths, c'est plus ridicule qu'impressionnant, a-t-elle dit pour se venger.

Je n'ai rien rétorqué, pour lui montrer que ses sarcasmes me passaient bien loin au-dessus de la tête, mais j'ai quand même un peu baissé le menton. Puis j'ai continué de faire rentrer les clés chacune leur tour dans la serrure. Jusqu'à la dernière. Pas moyen d'ouvrir cette porte, ni aucune des deux autres.

— C'est bizarre, quand même, a dit Tessa. Viens, on va tenter à l'étage.

Pour ne pas s'emmêler, on a décidé de laisser les clés sur les portes quand elles fonctionnaient, sauf celle du portail, qu'on a posée sur la table de la cuisine. Ça nous a donc permis d'éliminer la clé de la porte d'entrée. J'ai pris le temps de compter celles qui restaient sur le trousseau : quinze.

— Allez, tu viens ? s'est agacée Tess en me tirant par la manche.

L'escalier en bois a craqué sous nos pas. Au premier étage, on s'est retrouvés dans un grand couloir en L. Il y avait d'abord deux portes sur notre gauche, puis si l'on prenait le virage du couloir, trois portes à droite et trois portes à gauche. Seulement deux pièces étaient ouvertes : des toilettes et une salle de bains, comme en bas. Toutes les autres étaient fermées à double tour.

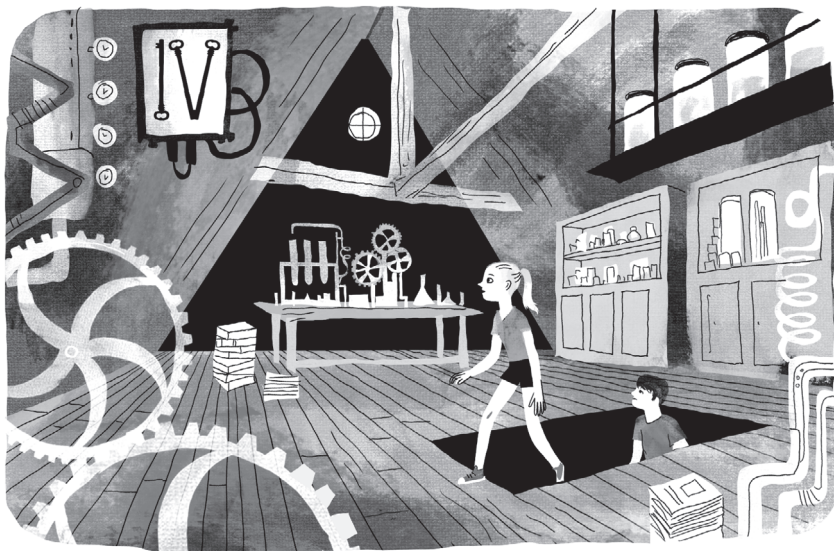
— Six serrures, ai-je dit.

— Il a eu combien d'enfants, l'oncle Eustache, pour avoir un manoir pareil ?

— Aucun... Je me demande ce qu'il pouvait faire dans toutes ces pièces.

On s'est regardés, interloqués. Tessa m'a arraché le trousseau des mains. On se le prenait comme un ballon de rugby, le premier de nous deux qui réussirait à ouvrir une porte marquerait un essai. Le suspense était à son comble, sauf qu'on a encore échoué pendant dix bonnes minutes. Ça devait être le match le plus ennuyeux de l'histoire du sport.

Finalement, c'est moi qui l'ai marqué, ce premier essai, quand on est montés au deuxième étage ! J'ai débloqué la dernière porte. Et à partir de là, c'est devenu complètement fou.



Première découverte

— **E**t donc, la seule porte qu'on parvient à ouvrir, c'est celle de l'escalier du grenier... a dit Tessa en levant un sourcil.

— Tu crois qu'on monte sans Maman ? ai-je demandé.

— T'as la trouille ?

Je n'ai pas répondu. Ma blondinette de sœur — bouille d'ange qui lui valait d'avoir le monde à ses pieds depuis toute petite — était devenue insupportable depuis que j'étais entré au collège. Cela m'énervait d'autant plus qu'on avait toujours été très proches. Quand on était

plus jeunes, on passait des heures à jouer ensemble, à lire à deux dans le même lit le soir avant de dormir, à organiser des spectacles avec tout ce qui nous tombait sous la main. La recette de notre enfance, c'était d'avoir mis nos imaginations en commun et d'avoir mélangé jusqu'à obtention d'une pâte aussi inattendue que délicieuse. Mais depuis mon passage en sixième, un an et demi plus tôt, j'avais d'autres préoccupations, moins de temps, et je crois que Tessa m'en voulait. Elle me le faisait payer à la moindre occasion en me piquant avec des mots, ce qui me poussait à me venger, même si j'étais moins doué qu'elle pour les vanes.

J'ai donc grimpé l'escalier, Tessa sur mes talons. On est arrivés à une trappe — ouverte, pour une fois — qui se levait sans effort grâce à un système de contrepoids et on s'est retrouvés sous le toit, dans une vaste pièce éclairée par des lucarnes. Nos yeux se sont arrondis et nos bouches aussi.

— C'est... c'est... Qu'est-ce que c'est ? a balbutié Tess.

— Une sorte d'atelier ou de laboratoire, ai-je dit. C'est... whaaa...

Il y avait des tas de trucs en métal, en bois et en plastique éparpillés sur des tables, des boîtes d'engrenages, un évier et des tubes en verre. De grands flacons remplissaient des rayonnages. Des petites machines

Première découverte

bizarres étaient posées dans tous les coins, certaines manifestement fabriquées à partir de tout le matériel qui traînait çà et là, d'autres qui ressemblaient plutôt à des outils. Et puis des piles et des piles de livres et de cahiers... C'était le plus grand bazar que j'aie jamais vu — même ma chambre n'avait jamais atteint ces sommets. Tous ces objets étranges et intrigants ! On a fouiné un moment. Quand on trouvait des engins à boutons, on se retenait d'appuyer dessus, même si ça nous démangeait. L'idée qu'on pouvait faire exploser ce laboratoire de savant fou sans l'avoir vu venir nous en empêchait, et on n'avait pas eu besoin de se le dire pour savoir que c'était exactement ce à quoi pensait l'autre ! J'ai feuilleté des carnets — ça au moins ça ne risquait pas de déclencher de catastrophe — qui semblaient être écrits dans une langue incompréhensible : couverts de formules avec de grands points d'interrogation à côté, de symboles qui se divisaient ou se multipliaient. Ici un schéma de cube bizarre, là d'engins à engrenages, de mécanismes en labyrinthe... J'ai piqué un carnet vide et un crayon pour prendre des notes, sauf que je n'ai pas su quoi écrire sur l'instant. Puis Tessa m'a appelé. Parmi ce gigantesque bric-à-brac, elle venait de remarquer une série de petits placards contre un des murs, dotés de serrures.

— Ça vaut le coup d'essayer les clés, a-t-elle dit.

LA MAISON AUX 36 CLÉS

Nadine Debertolis

Dimitri et Tessa partent à l'improviste en vacances avec leur mère. Celle-ci a décidé d'aller se changer les idées dans la maison d'un grand-oncle décédé. À peine arrivés, ils se retrouvent face à plein de portes fermées, un énorme trousseau de clés et autant de mystères à résoudre... Tandis que leur mère se plonge dans des rangements insensés et se mure dans le silence, ils décident de percer le secret de ce vieux manoir.

Qui était vraiment ce grand-oncle mystérieux, mais surtout, que fabriquait-il dans sa grande maison ? Dimitri et Tessa, bientôt rejoints par Daphné, une nouvelle amie, vont découvrir les différentes pièces, les unes après les autres, et assembler les indices. Grâce à leur perspicacité, la maison dévoile peu à peu le mystère si longtemps caché...

**La seule maison de vacances qu'un lecteur puisse
découvrir à la façon d'un escape-game!**

magnard*jeunesse
www.magnardjeunesse.fr

13,50 €

978-2-2109-96864-6

